

avocats, frappés dans leur famille et dont le deuil expirait, garderont-ils pendant un mois encore leurs lugubres insignes. La mort approche pour eux, ils songent un peu aux autres et beaucoup à eux-mêmes, car leur tour venant, il fera si bon n'être pas oublié tout à fait ni tout à coup. Ils sont cinquante avocats, réunis dans cette salle pour témoigner de leur chagrin; ils expriment de beaux sentiments, leurs phrases sont touchantes; comme leur amitié paraît chaude pour le défunt! Quel esprit de camaraderie! Demain dix, les plus intimes, iront aux funérailles, trois porteront un bout de crêpe pendant quelques semaines, et tout sera dit.

—Vous ne me dites pas ça!

—De ces cinquante confrères, il n'y en aura qu'un, le secrétaire de la réunion, qui se donnera un peu de peine. Car il lui faudra transmettre à la famille du défunt et aux journaux la copie des résolutions de condoléance. Il y aura de l'écriture. Il jurera un peu, mais s'exécutera. Remarquez que je n'y trouve pas à redire. Il meurt plus de douze avocats par année à Montréal, il ne se passe guère de mois que le barreau ne soit appelé à s'apitoyer officiellement sur la mort d'un confrère et ne s'oblige à afficher son chagrin sur son couvre-chef pendant trente jours. Ce serait un deuil perpétuel! On ne pourrait porter un joli et léger chapeau à la mode qui ne fût taché de crêpe. On n'aurait plus l'air jeune, la jeunesse s'écoulerait à arborer l'emblème de la mort sur sa tête.

—Alors, pourquoi prendre cette obligation?

—Le formalisme, l'habitude, la routine, que voulez-vous? Il n'y a pas que les avocats qui en soient les victimes. Toutes les corporations en feraient autant. Je constate que les sociétés de bienveillance, les caisses de bienfaisance et jusqu'à certains clubs sont en voie d'adopter cet usage. Il serait encore temps pour eux de ne pas se faire les esclaves de ce mensonge officiel, de ce chagrin de convention qui me rappellent involontairement ces pleureurs payés dont les Chinois enjolivent leurs funérailles. Verser des larmes par ordre, revêtir la douleur par préjugé, est-ce assez fou? Tout cela c'est de l'hypocrisie et de la plus sottise, car elle n'est ni nécessaire ni utile.

—Nous autres, les habitants, dit le père Thoin, quand nous adoptons des résolutions, c'est presque toujours pour nous imposer des taxes, taxes d'écoles, taxes d'église, taxes municipales, et je vous prie de croire que nous nous conformons bon gré mal gré à l'esprit et à la lettre de ces résolutions. Parfois, nous voudrions bien pouvoir faire comme les avocats: s'engager et n'avoir pas à tenir.

Comme ce langage me parut irrévérencieux, j'interrompis le bonhomme, et nous fûmes au Palais voir défiler les avocats qui portent le deuil.

—Père, lui dis-je, la revue finie, vous aviez entendu parler de gymnastes qui font le *saut de Morissette* par-dessus quatorze chevaux, vous êtes allés les voir, c'était vrai. Vous avez lu des avocats que si l'un d'eux s'avise de mourir, tous les autres s'empressent de jurer à la face de leurs clients qu'ils prendront son deuil et le porteront pendant un mois...

—Et ça n'est pas vrai!... A. LUSIGNAN.

DAVID TÉTU

ET

LES RAIDERS DE SAINT-ALBAN

ÉPISODE DE LA GUERRE AMÉRICAINE

1864-1865

(Suite)

IV

Comme les coureurs de bois, il a les défauts de ses qualités. Son amour des voyages dégénère en inconscience, son désintéressement tourne parfois à la prodigalité. Il n'a rien à lui. Sa main est toujours ouverte à toutes les demandes: il a coutume de dire qu'il s'imaginerait sans cesse que ses poches sont transparentes et que chacun voit l'argent qui s'y trouve. Ce qui explique pourquoi il a tant de hâte de s'en débarrasser: l'argent lui brûle les doigts autant qu'il colle à ceux de bien d'autres.

Ses occupations ne lui appartiennent pas plus que sa bourse. Il prodigue son temps aux autres, aussi bien que ses ressources. Combien de fois il a soigné jour et nuit, pendant des semaines et même des mois, des malades qui n'avaient d'autres titres à son amitié que leurs souffrances.

Aussi est-il devenu des plus experts dans l'art culinaire. La plus habile ménagère d'un curé ne lui en remontrerait pas sur la manière de faire soit un bouillon, soit une gelatine, soit une fine soupe.

Pendant tout un hiver de temps, par pur motif d'humanité et de dévouement, il s'est fait le garde-malade et le cuisinier d'un pauvre équipage naufragé aux en-

viron du phare qu'il a gardé pendant neuf ans à l'île d'Anticosti.

Un jour (c'était le 17 novembre, c'est-à-dire aux dernières navigations, car l'automne est bien autrement rigoureux dans ces parages que dans nos environs); trente-deux familles jetées par un naufrage sur l'île d'Anticosti, étaient à la veille de périr de faim. David, incapable de rester impassible devant ces souffrances, s'embarqua à bord de la unique goélette qu'il avait à sa disposition et qui faisait eau de toutes parts. Entré après mille fatigues et mille dangers dans le port de Gaspé, il télégraphia à son cousin, l'hon. Luc Letellier de Saint-Just, alors ministre d'agriculture, et obtint un don de soixante-quinze quarts de farine pour ces malheureux naufragés.

Aussitôt sa goélette chargée, il prend de nouveau la mer, accompagné de six hommes de bord.

David ne peut entendre parler d'une infortune sans éprouver un véritable besoin de la soulager. Un jour, étant de passage à Québec, il entend dire qu'un de ses anciens coparoissiens est retenu en prison pour dettes, à St-Thomas de Montmagny. Aussitôt le chagrin s'empare de lui; il ne dort plus jusqu'à ce qu'il ait apporté quelque soulagement à ce malheur. Il traverse à la Pointe-Lévis, prend le premier train qui se présente. Descendu à la gare de Montmagny, il va droit à la prison où il demande à voir sa vieille connaissance.

—Qu'est-ce qui vous retient ici, dit-il, en l'apercevant?

—Une bagatelle, reprend l'autre: une trentaine de piastres.

—Ce n'est que cela, répond David. J'aurai bien vite arrangé votre affaire.

Et, sans plus tarder, il sort de la prison, s'en va payer la somme et revient, triomphant, délivrer son ami de la captivité.

Il n'y avait qu'un inconvénient à cet acte de générosité: c'est qu'après l'avoir accompli, David n'avait plus un seul sou dans ses poches, et qu'il fut obligé d'emprunter quelques piastres à ses tantes pour payer ses frais de passage à Québec.

Je ne saurais dire combien de fortunes notre homme a réalisées en imagination. Le mois prochain, il sera riche: l'invention qu'il a en tête vaut des milliers de piastres; il ne tiendra qu'à lui de les avoir sous sa main. Mais c'est le mirage du désert qui s'éloigne à mesure qu'on avance. En attendant, David ne s'aperçoit pas que les sous désertent son escarcelle. N'importe, il vit d'espérance; ses projets vont leur train, sans nuire à la fortune qu'il rêve toujours.

V

M. Faucher de Saint-Maurice, dans son livre *De Tribord à Babord*, a fait un excellent portrait de Tétu, qu'il a rencontré à l'époque où ce dernier était gardien de la pointe sud de l'île d'Anticosti. Ce portrait complète trop bien ce que nous avons dit de notre héros, pour que nous négligions de le citer ici:

«La garde du phare de la pointe sud est confiée, par le ministre de la marine, à un homme aussi instruit qu'énergique: M. David Tétu. Grand, les épaules légèrement montées, l'œil doux et serein, possédant un poignet de fer et une santé à toute épreuve, notre ami nous représentait bien ce type du Canadien-Français de jadis: esprit chevaleresque et aventureux qui, n'obéissant qu'à son impulsion et ne se laissant guider que par son flair et ses connaissances, y faisait des découvertes merveilleuses et ne revenait au pays que pour léguer à d'autres son amour du voyage, de la liberté et de l'inconnu. Ce fut dans une de ses longues promenades sur la côte du Labrador que M. David Tétu découvrit ces fameux gisements de sable qui, bien exploités, donneraient les plus beaux minerais magnétiques du monde.

«L'esprit d'aventure et le goût de la solitude rendaient notre ami on ne peut plus apte à remplir les fonctions de gardien de lumière. Les longs quarts de nuit qu'il lui fallait faire lui permettaient de se livrer à ses études favorites sur l'histoire naturelle. Il aimait son phare comme un chasseur d'Afrique aime son cheval arabe: une partie de la journée se passait à l'astiquer et à le mettre en ordre, puis, quand la besogne était terminée, quand l'hiver était venu et que sa lumière avait été éteinte le 20 décembre, alors commençait la saison des chasses et des explorations.

«Vite, on chaussait les raquettes; les fusils étaient démontés et nettoyés, les pièges éprouvés, et bientôt, le jarret solide et alerte, enveloppé dans une chaude vareuse, on voyait David Tétu, la carabine sur l'épaule, portant avec lui des provisions pour plusieurs jours, prendre la lisière du bois et aller déclarer une guerre sans merci aux loutres, aux ours et aux renards gris, rouges, noirs et argentés. Rarement ce nouvel Œil de Faucon revenait bredouille, et plus sa chasse ou sa pêche avait été abondante, plus ses voisins et ses amis les pauvres s'en ressentaient. Alors, fourrures précieuses, morceaux de venaisons, grosses pièces, truites monstrueuses, tout passait entre les mains de cet homme qui se souciait fort peu, en ces temps-là, de savoir ce que sa gauche ou sa droite faisait.

«Le soir, au coin du feu, maints trappeurs racontent encore les histoires merveilleuses de ce pêcheur habile

et de ce chasseur adroit; mais nulle, à mon avis, ne vaut celle de l'ours tué au vol.

«Tétu avait ouï dire qu'une baleine morte était venue atterrir à quelques lieues de son habitation. En homme qui sait profiter du vieux dicton: Aide-toi, le ciel t'aidera, il part, accompagné de Crispin, son homme de peine, bien décidés tous deux à tirer du cétaqué toute l'huile qu'il pourrait rendre. La nuit tombait lorsqu'ils arrivèrent au lieu de l'échouage; et, comme avant de camper Tétu tenait à être renseigné sur la valeur de l'épave, les chasseurs se dirigèrent du côté de la baleine. Mais ils avaient été devancés par des rôdeurs de grève encore plus alertes qu'eux, et deux ours noirs s'en donnaient à cœur joie, le museau plongé dans les flancs du monstre, mangeant comme deux clercs échappés de carême, et ne s'interrompant de fois à autre que pour respirer longuement et pour lécher leurs babines toutes ruisselantes de lard.

«Le domestique de Tétu était devenu pratique au contact de son maître.

«—M. David, lui dit-il doucement, en glissant une balle dans son fusil, permettez-moi de tirer le plus gros. J'ai besoin d'une robe de cariole, lorsque je retournerai chez moi, à l'automne; et ma foi! plus d'un faraud m'enviera cette peau d'ours, lorsque le dimanche mon cheval piaffera à la porte de l'église de Berthier.

«Sa vie de trappeur, autant qu'une certaine fable de Lafontaine, avait mis Tétu au courant des habitudes rusées de maître *Ursus*; aussi, fit-il signe à son compagnon de ne pas trop se presser de tirer. L'ours, dont la fourrure soyeuse devait orner l'arrière d'une des carioles de Berthier, se présentait mal; et puisque Crispin tenait absolument à celui-là, il fallait attendre le moment favorable pour le prendre à l'œil ou au cou.

Mais la chanson de Nadaud aura toujours raison:

«L'ambition perd les hommes,»

et Crispin rendu nerveux par l'appât du butin, avait déjà épaulé. Vlan! le coup part, la balle ricoche sur le museau de l'ours, et va, comme Jonas, se perdre dans le ventre de la baleine. Le second ours, plus gourmet et sans doute de meilleure famille que son camarade, avait réussi, pendant le colloque des chasseurs, à se hisser sur le dos du cétaqué: c'était sa manière à lui de mettre la main au plat. La détonation du fusil était venue le surprendre là, et tout effrayé, perdant la tête au milieu de son festin, comme Balthazar, mais ayant moins de décorum que ce roi, il s'était élancé dans l'espace, où la balle de Tétu était venue le rejoindre. Celle-ci l'envoya rouler roide mort sur le dos de son compagnon, qui, hurlant de douleur, le museau haché et surpris par cette avalanche d'un nouveau genre, prend le bois au galop, laissant le propriétaire de la petite cariole de Berthier réfléchir à la philosophie de ces deux vers que Tétu prenait le malin plaisir de lui réciter, en rechargeant sa carabine:

..... il ne faut jamais

Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.»

«David Tétu avait reçu de la nature certains petits talents de société, qui, sur l'île d'Anticosti, ne sont pas à dédaigner. Tour à tour cordonnier, mécanicien, inventeur, zoologiste, géologue, lettré, homme du monde, cordon bleu et trappeur, il avait su donner à la maison qu'il habitait le cachet de ses occupations multiples. Aux murs étaient accrochés des canardières, des pistolets, une carabine, un fusil de rempart et des perches de ligne; dans un coin on voyait un coffre de pharmacie sauvé du naufrage du *Shandon*. Tout se coudoyait dans sa petite bibliothèque, depuis le *Cornhill Magazine*, l'*Almanach de Raspail*, jusqu'à l'*Imitation de Jésus-Christ* et un traité d'entomologie. Une courte-pointe en fourrure couvrait un lit de sangle, auprès duquel se dressait une table de nuit surchargée de boîtes de fossiles et de paperasses, où le maître, au moment où nous entrions, venait d'insérer ses dernières observations météorologiques, et sur lesquelles il avait négligemment jeté, en guise de presse-papier, une énorme défense de morse.

«Inutile de peindre la joie de Tétu en nous apercevant. Quoique beaucoup plus âgé que moi, il avait été mon ami d'enfance, et bien qu'un mois de causeries n'eût pas suffi pour nous dire tout ce que nous avions vu et appris depuis une séparation de douze ans, il fallut subir les exigences de la consigne et le laisser libre de son temps, car nous n'avions que quatre heures devant nous pour ravitailler ce phare. Mais, avant d'aller sur la grève prendre livraison de ce que lui expédiait le ministère de la marine, Tétu donna des ordres pour faire organiser en notre honneur une chasse aux homards.

«Cette chasse se fait au moyen de chiens de Terre-neuve qui plongent et vont, à marée basse, chercher ces délicieux crustacés dans ces herbes marines que Denys appelait des platins et que les pêcheurs du golfe ont baptisées du nom de prairies à homard. Enfouis dans d'énormes bottes sauvages que l'on avait eu la complaisance de nous prêter, et armés chacun d'un panier et d'un bâton, au bout duquel était fixé un crochet en fer, nous cheminions dans l'eau et suivions de point en point les instructions de notre guide. Il fallait marcher à pas comptés, avoir l'œil vif, pour distin-